

La gourmandise et la faim chez Joël da Silva

Patricia Belzil

Number 154 (1), 2015

Nourriture en scène

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73739ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Belzil, P. (2015). La gourmandise et la faim chez Joël da Silva. *Jeu*, (154), 46–49.

Joël da Silva dans *Le Temps des muffins*
(Théâtre Magasin, 2009).
© Mathieu Dupuis





Au sein de l'œuvre de Joël da Silva se côtoient l'obsession de manger et la peur de l'être. Ses personnages sont tenaillés par la faim, succombent à la tentation de la gourmandise ou subissent la menace d'un prédateur dévorant, symbolique ou... bien réel ! Être affamé ou être avalé : entre ces pôles, le thème de la nourriture s'apprête à toutes les sauces, porté par un festin de mots.

Patricia Belzil

GOURMANDISE

et la faim chez Joël da Silva

« Mets et mots sont liés par le discours gastronomique, qui leur donne existence et les magnifie dans le lieu même de la jouissance, la bouche. »

Gisèle Harrus-Révidi,
Psychanalyse de la gourmandise

Certes, l'appétit, chez Joël da Silva,
 passe avant tout par les mots.

Mais quel festin !



Petite fête chez Barbe bleue de Joël da Silva (Théâtre Magasin, 2012). Sur la photo : Patrick Beauchemin et Isabelle A. Dupont. © Mathieu Dupuis

Dans *Le Temps des muffins*, Joël da Silva offre aux jeunes spectateurs ce plaisir-là : cuisiner et parler cuisine pendant tout le temps de la représentation, qui est celui de la préparation de la recette... jusqu'à ce que sortent du four les muffins odorants. En préface, l'auteur signale que la cuisine est un des premiers théâtres pour les enfants¹. En effet, on s'y costume (tablier et toque), on y met en place les accessoires, et l'on y joue les différentes scènes menant... au grand œuvre, à la dégustation, voire à la catharsis ! Quiconque a cuisiné avec des enfants a pu goûter chez eux le plaisir de créer, les deux mains dans la farine.

Il fallait s'attendre à ce que l'auteur du *Pain de la bouche* mette littéralement, un jour, la main à la pâte, tant le thème de la nourriture se déploie, riche, foisonnant, obsédant, à travers toute sa théâtrographie. Certes, l'appétit, chez Joël da Silva, passe avant tout par les mots. Mais quel festin !

RITUEL

Dans les pièces de Da Silva, la nourriture est souvent associée à un rituel : elle peut marquer le passage à un autre état ou à une autre situation, ou constituer en soi un cérémonial. Ainsi, l'ouverture du *Temps des muffins* annonce un moment sacré. Traversant la salle, tout de noir vêtu, l'auteur-interprète scande sa marche de coups de gong (des culs-de-poule !). On sait dès lors que le cuisinier, ayant troqué son habit noir pour un blanc, *officiera*, en quelque sorte, derrière son plan de travail. Prêtre ou magicien, il convoquera les ingrédients et les ustensiles comme autant de disciples appelés à créer la recette transmise par sa tante décédée, célébration culinaire se transformant en une aventure initiatique.

Indissociable de la fête, la nourriture y est servie pour séduire les invités, tel l'impressionnant gâteau de *Petite fête chez Barbe bleue* (2012). L'excitation gourmande de Blanche l'aveugle d'abord : elle se laisse tenter par le gâteau, autour duquel elle court et s'extasie, avant de se rendre compte qu'une figurine à son effigie est placée tout en haut... avec celle de Barbe bleue. Mais la malheureuse, s'amusant avec sa figurine, « tomb[e] dans le crémage », et le piège se referme sur elle par une ruse de son hôte pour obtenir son consentement au mariage. Aussitôt retentissent un coup de tonnerre et la musique de circonstance, qui scellent le destin de la jeune fille. Parfois, cependant, c'est l'invité qui exerce un contrôle sur son hôte en profitant de sa table, comme dans *Château sans roi* (1997), où un imposteur s'incruste chez Monsieur, qui croit qu'il s'agit du roi. Or, c'est un parasite, presque au sens propre : cet affreux insecte, s'il ne se nourrit pas du sang de celui qui l'héberge, est un pique-assiette professionnel, et il *dévore* plutôt ses biens et son identité.

Dans une relecture antérieure du conte de Perrault, *La Nuit blanche de Barbe bleue*, Blanche obtient de son époux meurtrier, avant de mourir, la permission de faire ses adieux à la vie, et elle énumère alors tout ce qu'elle aime, notamment ses plats préférés : « Encore une minute, s'il vous plaît !/ Je dis adieu au spaghetti,/ Au chocolat, aux patates frites. » (VLB, 1989, p. 64) Une cérémonie des adieux est aussi accomplie, à leur insu, par les deux héros du *Pain de la bouche*, inspiré de *Hansel et Gretel*. En effet, le frère et la sœur, ici octogénaires, doivent enterrer les cendres de leur père sous une cabane à sucre, dans la forêt, auprès de celles de leur mère... qui avait la dent sucrée. Or, une sorcière, Marguerite Bouchard, vit désormais dans la cabane. Comme les protagonistes du conte des frères Grimm, Hansel et Gretel pêchent par gourmandise et sont faits prisonniers par la vilaine. Lorsqu'ils s'en libèrent, ils mordent avec appétit dans un

1. Joël da Silva, *Le Temps des muffins*, 2009, non publié. Je remercie l'auteur de m'y avoir donné accès.

pain noir délicieux, « meilleur que tout ce qu'ils avaient jamais mangé », et amorcent par là le travail du deuil : « Avec les cendres du bûcheron, j'avais fait du pain comme en font les sorcières. En le mangeant, Hansel et Gretel avaient mangé leur père et le trouvaient bon. » (VLB, 1993, p. 88, 90)

Par ce geste, ils apaisent aussi une douleur de l'enfance : s'ils n'ont pas été perdus en forêt par leurs parents comme leurs archétypes, ils ont néanmoins souffert de la faim. Lorsqu'ils partagent leur patrimoine, Gretel refuse de prendre la table de cuisine : « La table, j'en veux pas. C'était une table épouvantable. Une table où personne mangeait à sa faim. [...] on plongeait la cuiller dans nos assiettes creuses. On creusait, on creusait... et déjà le fond de l'assiette ! [...] un jour [...] j'ai creusé plus creux que mon assiette creuse [...] tant et si bien que j'ai traversé la table... [...] Alors j'ai senti une main qui me tirait, qui me tirait à travers la table. » (p. 24-25) Ce souvenir angoissant de la faim, qui incite Gretel à refuser son héritage et l'empêche de faire son deuil, se dissipe grâce au pain savoureux et rassasiant.

INTERDIT ET TRANSGRESSION

Ainsi, ces « enfants » (leur grand âge ne doit pas nous leurrer : leurs peurs et leurs erreurs sont bien propres à l'enfance), après avoir craint d'être mangés, mangeront leur père, mais il ne s'agit nullement ici de transgression, plutôt d'un processus de deuil tout à fait sain : la pulsion d'avaloir l'autre, de l'intégrer tout entier, apparaît, en effet, comme un suprême signe d'amour. Dans son essai intitulé *Psychanalyse de la gourmandise*, Gisèle Harrus-Révidi rappelle qu'on entend souvent les mères dire qu'elles *mangeraient* leur bébé, « cannibalisme amoureux » qui traduit un désir de fusion, de faire à nouveau un avec leur progéniture. Selon cette auteure, la lecture des contes merveilleux permet, pour le parent et l'enfant, de sublimer cette pulsion fusionnelle et de dépasser le stade oral (Payot/Rivages, 1997 [1994], p. 151-154).



Joël da Silva dans *La Nuit blanche de Barbe bleue*, mise en scène par Louis-Dominique Lavigne (Théâtre de Quartier, 1989). © Yves Renaud

L'histoire de *Hansel et Gretel* – et du *Pain de la bouche* – présente, à cet égard, un terrain fertile pour la lecture psychanalytique. Comme le propose Bruno Bettelheim dans *Psychanalyse des contes de fées*, les enfants affamés qui grignotent sans réfléchir la maison de pain d'épice se retrouvent en pleine « régression orale » ; capturés par la sorcière, ils risquent d'être mangés à leur tour. C'est en dépassant ce stade qu'il pourront se libérer ; pour ce, ils devront faire appel à leur intelligence et ne plus suivre leurs pulsions gourmandes (Robert Laffont, 1976, p. 243-251). Joël da Silva apporte une variante à la maison tentatrice. En arrivant à la cabane à sucre (seul le nom à présent est comestible !), les vieux enfants se jettent sur un gâteau en forme de cabane que la sorcière a laissé sur

la table. Ils mangent eux aussi une maison, version miniature de celle qui les enfermera. Dans *Petite fête...*, le gâteau de nocces à sept étages représente, quant à lui, le château de Barbe bleue. Il devient un castelet où est mis en abyme le danger qui menace Blanche si elle cède à la curiosité de la pièce interdite. Ainsi, comme la pomme de Blanche-Neige et, avant elle, celle d'Ève, la nourriture est un piège, et la gourmandise emprisonne les enfants.

Dans *La Nuit blanche de Barbe bleue*, celui-ci amadoue sa nouvelle épouse en lui préparant sa spécialité, « la beurrée de confiture rouge », tartine magique qui comble la gourmandise de Blanche mais qui l'ensorcèle : « Ça goûtait, ça goûtait.../ Tout ce que Blanche aimait./ Les bananes, le lait,/ Le chocolat,/ La pizza,/ Le miel, les spaghetti,/ Les crêpes, les ravioli,/ Le maïs soufflé,/ Le pain doré,/ [...] Le jus d'orange,/ Le gâteau des Anges ! [...] Elle a dit :/ "Ah ! Elle est écœurante, ta confiture, Cordon-Bleu !" / "Ah ! Blanche, donne-moi un beau bec." » (p. 33-34) Du plaisir de la bouche de la jeune fille au plaisir de la sienne, Barbe bleue sait qu'il n'y a qu'un pas.

Lieu des mots et des mets, la bouche est l'organe clé des pièces de Joël da Silva. Elle dicte, par exemple, les pulsions dévorantes de la sorcière dans *Le Pain de la bouche*. Après s'être copieusement enduit les lèvres de rouge, celle-ci répète devant son miroir, de plus en plus vite, tel un exercice de diction devenant mantra : « Que veux-tu belle bouche, que veux-tu belle bouche ? [...] De bonnes zé belles bouchées plein la bouche à bouche que veux-tu ! » (p. 63-64)

La bouche, n'est-ce pas aussi celle du conteur et, par métonymie, la parole de l'auteur ? Dans *La Chanson du fou* (2006), le mystérieux leitmotiv « La vérité sortira de la bouche de personne » hante le spectacle, jusqu'à ce qu'on comprenne que Personne, c'est l'auteur... Celui qui aura toujours le mot de la fin avec les mots de la faim, comme ceux de Joël da Silva, à déguster ou à dévorer goulument. ●